

## Écrit psychique, écrit du vivant

On trouve le terme d'écriture sous la plume de Freud à propos des mécanismes inconscients : *Schrift* « écrit », *Niederschrift* « couché par écrit », *Überschrift* « écrit par-dessus » ou réécriture. Ces écritures et réécritures des traces mnésiques (*Erinnerungspuren*), à chaque époque de la vie, façonnent un texte psychique, tel un palimpseste. « Ce qu'il y a d'essentiellement nouveau, dans ma théorie, c'est que la mémoire n'est pas présente une fois, mais plusieurs fois<sup>1</sup> [...] », dit Freud. Cela commence par l'inscription des *WZ* (*Wahrnehmungszeichen*), qui se diviseront en *Sache* et *Wort* ; cela se poursuit dans l'inconscient (deuxième transcription) et se termine au niveau du préconscient (troisième transcription) lorsque les représentations de mot (qui furent autrefois perceptions) prendront la main en conduisant ce texte jusqu'à la parole consciente et à l'autre. La lettre 112 nous permet de situer sur ce trajet l'intervention des différents mécanismes de défense du *Ich* : la *Verwerfung* intervient avant l'inscription ou au moment même de l'inscription des *WZ*, contemporaine selon les hypothèses soit de *l'Austossung* soit de *l'Urverdrängt* ; la *Verleugnung* intervient sur un texte déjà amputé de quelques signifiants<sup>2</sup> ; texte qui va être soumis à la *Vedrängung*, le refoulement intervenant sur la frontière des traductions successives du matériau psychique inconscient, d'époque en époque, dans *l'Unbewusste*. La construction de ce savoir inconscient qu'organise le refoulement reste soumise aux lois du principe de plaisir, la charge libidinale étant liquidée chaque fois que la trace pulsionnelle s'inscrira dans une chaîne associative qui la liera. Des processus originaux de ce refoulement, on peut attendre une correction par l'analyse poussée au-delà de sa finitude<sup>3</sup>. Ainsi l'écrit des traces est-il non seulement défiguré, puis modifié au fur et à

---

<sup>1</sup> S. Freud, *Lettres à Wilhelm Fliess*, 1887-1904, lettre 112, Édition complète, Paris, PUF, 2006, p. 264.

<sup>2</sup> S. Freud, *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*, OC XX, Paris, PUF, 2010, p. 105. Freud y évoque la censure à propos de Flavius Josèphe et de sa *Guerre des Juifs*, introduisant une *Entstellung* (falsification) du texte.

<sup>3</sup> S. Freud, *Résultats, idées, problèmes*, II – 1921-1938, « Analyse avec fin et analyse sans fin », Paris, PUF, 1985, p. 242. *Œuvres complètes*, XX, « L'analyse finie et l'analyse infinie », Paris, PUF, 2010, p. 28.

mesure de la vie, mais peut-il être « corrigé » par la cure. S'il inscrit le sujet, peut-être ce sujet ne le lira-t-il jamais, ou peut-être la cure lui apprendra-t-elle à le lire. Peut-être aussi ne pourra-t-il le lire qu'après la cure, après son point de finitude qui ne peut se clore qu'hors de ses limites, l'au-delà de ces traces. Reste, indompté, l'écart entre ce qui vous écrit et ce que vous en lisez.

Ces traces sont les inscriptions des signes de perception *WZ*, part représentée du perçu initial *W* (*Wahrnehmung*), la Chose, laissé dans l'opération de la *Bejahung-Austossung* hors représentation. Ce représenté, part inscrite des *WZ* que Lacan nommera les premiers signifiants<sup>4</sup>, se divisera, se dédoublera en *Sachvorstellungen* (à lire elles aussi dans le registre du signifiant dit Lacan), et en *Wortvorstellungen*. Premier écrit de ce qui se construira en appareil psychique, ce représenté des *WZ* inscrit de la voix, du geste, de l'aperçu, soit la part inconstante de la Chose introduite dans le sujet : en d'autres termes, tout ce qui fait bord à l'objet *a*, cette lettre écrite qui fraye par là un accès au réel de la pulsion, au réel du non-sens, et au réel du sexe.

Une fois inscrits, les *WZ* deviennent des *Sache*, des bouts de Chose, fragments lumineux, sonorités maternelles, mouvements du vivant, qui s'écriront alors en représentations de chose, *Sachevorstellungen*. Ombres d'objet dit Freud, les *Sache* sont le fantôme de la relation au monde, le reflet représenté de ce que nous appelons réalité. Ou encore structure. « La représentation en tant que spécialement refoulée, c'est la structure en tant que liée au signifiant<sup>5</sup>. » Et les représentations de chose pourraient écrire le tohu-bohu familial de la *Wahrnehmung* première, ce chaos d'hier dont elles sont elles-mêmes extraites, comme un « hier ce fut la fin ». Puis, de frontière en frontière, ces *Sachevorstellungen* se traduiront d'une époque l'autre, traduction susceptible chaque fois d'être inhibée et de laisser alors place à des survivances et des anachronismes de texte comme de quantité libidinale, restant alors non liée, sauvage. Au fil des traductions, se constituera peu à peu un dépôt de Chose<sup>6</sup>, *das Ding*, avec des fragments de perçu, des bouts de voix, des flots d'images, des bouffées d'odeur, de goût, de douleurs, dépôt qui forme un écrit de *Sache* dans le psychique. Un écrit ou un tissu, un tissu de choses comme le dit Lacan dans le *Moment de conclure* : il est tissu en tant que représenté, et tissu de choses en tant

---

<sup>4</sup> J. Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 46.

<sup>5</sup> J. Lacan, *Télévision*, Paris, Seuil, 1974, p. 38.

<sup>6</sup> J. Lacan, *L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 77.

qu'imaginées<sup>7</sup>. Le traversent des cauchemars, des convulsions, des silences – *un bouc noir, debout, traverse le salon et passe devant le seuil de la chambre de l'enfant qui n'avait pas encore trois ans*. L'enfant y reconnut plus tard une hallucination récurrente.

Si les signes de perception, *WZ*, ont pu devenir traces mnésiques (un rebord de fenêtre aperçu, un coup reçu), il peut aussi leur arriver de rester ininscrits parce que traumatiques. Non inscrits, non inclus dans l'écrit psychique ils s'hallucineront : *le bouc*. Qu'elles soient inscrites ou non, mnésiques ou traumatiques, ce sont des traces de vu et d'entendu (regard et voix), mais, de plus loin encore, elles sont traces de goûté, flairé, senti, bougé, avec lesquelles l'analyste ne pourra que faire des constructions. La différence tient à la possibilité de leur connexion finale avec des représentations de mot. Si les traces traumatiques peuvent s'écrire comme des sensations sur la surface d'inscription qu'est le corps et ses zones érogènes (ce qui permet leur réveil hallucinatoire), elles ne retrouveront jamais, contrairement aux mnésiques, les représentations de mot qui leur correspondaient. « D'avoir été trop touchée, enfant, je ne me remets pas. » La paille des mots, leur surface légère de vu et d'entendu, aura d'abord porté ce grain des choses<sup>8</sup> qui écrit voix, regard et toucher, avant de s'envoler dans le préconscient jusqu'à atteindre celui de l'autre, l'analyste. Là, les choses se connecteront – ou pas – aux représentations de mot préconscientes du sujet, restes mnésiques du mot maternel entendu ou de son propre cri au bord de la fenêtre. Ou pas – il leur faudra alors se connecter aux mots de l'analyste. Ce grain des choses avec quoi s'écrit le psychique, se noue, aux trois coins de *l'Entwurf* avec *phi*, *psi* et *omega*. Ne pouvons-nous déjà y lire le réel de la perception, l'imaginaire de la conscience et le symbolique du *psi*, le savoir inconscient ? Fait de représentations de chose, cet écrit est à apprendre à lire avec la cure. La primauté du tissu de ces choses que sont de la voix, du regard, de la peau, de l'organe... est « nécessité à ce qui fait l'étoffe d'une psychanalyse<sup>9</sup> ».

Au-delà du vu et de l'entendu, il y a le brûlant et le glacé, traces silencieuses que réveille la cure. « Dès que je m'allonge, l'œsophage me brûle. » Brûlure du lait empoisonné par l'abcès du sein maternel et par le muguet de la bouche du nourrisson. Des années plus tard, ce sera le rebord

---

<sup>7</sup> J. Lacan, *Le moment de conclure*, séance du 9 mai 1978.

<sup>8</sup> J. Lacan, *L'éthique de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 57.

<sup>9</sup> *Ibid.*

glacé de la fenêtre où l'avait déposée autrefois le geste maternel, qui insistera jusqu'au bégaiement d'un refus de la vie. Jamais inscrits, sauf sur la surface interne du corps, le brûlant et le glacé de jadis laissent place, dans la cure, aux apparitions du vu et de l'entendu restés non inscrits sous le grand blanc du sexuel qui étouffera longtemps encore tout goût du savoir – dès qu'une page de livre s'ouvre, commence le fracas des cris « il faut me tuer ». À la frontière de l'hallucination et du fantasme, cette injonction fait de l'enfant trop touchée, trop manipulée, l'animal sacrifié sur l'autel de la famille. « Il faut me sortir de là, il faut me sortir de la maison », dira-t-elle. De la maison du tohu-bohu. Le désordre des images sans pensée qui s'imposeront plus tard, et les douleurs en rafale d'un ventre que le saccage aura vidé, viendront esquisser la représentation d'un trauma et border le contre-investissement chargé de protéger l'appareil psychique contre la violence pulsionnelle, ce qu'elle appelle « la boue ». Images et douleurs que traduiront un jour les mots « viol » et « inceste ». Il n'y a rapport sexuel qu'entre les trois générations voisines, où se bloquera la chaîne inconsciente. Cela peut s'écrire en une continuité du réel (le tissu de choses) et de l'imaginaire (le représenté) R-I, soit la continuité du trauma et d'un corps d'images et de douleurs ; et si on raboute les brins R et I pour les refermer, s'écrit l'inceste avec la mère. Le réel s' imagine d'un imaginaire qui engendre lui-même le réel qui s'en imaginait. La douleur accroche l'irreprésentable du trauma, l'image en représente les scènes. Silence et immobilité, disait Ferenczi, sont l'effet de la paralysie et de l'anesthésie. Mais à chaque réveil (d'une trace) l'irreprésentable R se sépare à nouveau du représentable I, convoquant l'horreur. Au plus profond du ventre, dit-elle, il y a « du cramé », d'où jaillit l'insaisissable du cri « y a pas de maman ». Rassembler ces fragments de perçu, d'images imposées, d'éclats de voix, de sensations douloureuses, permet au travail de la cure de construire une histoire ou un fantasme, un récit ou un écrit : quelque chose alors se racontera qui puisse un jour s'oublier, toute déliaison de déplaisir alors inhibée, tout dénouage libérant l'horreur alors empêché. Du symbolique du dire aura renoué l'accolement fracturé du réel et de l'imaginaire.

Représentants de la pulsion, les *Sachevorstellungen* et les *Wortvorstellungen* écrivent le vivant. La pulsion a un bord organique, corporel, R-I, et un bord psychique, bord de représentance, S-I. Ses représentants en rendent visibles la présence et le mouvement, comme l'imaginaire rend visible le réel. Grumeau de la représentation séparé à tout jamais de ce qui n'a pas quitté les ténèbres du réel extérieur de l'*Austossung*, ces représentants de la pulsion sont ce qui du représenté est

admis au-dedans du vivant et qui va initier la floculation des mécanismes inconscients. C'est donc du vivant que jaillit la pulsion, cherchant sa parole dans le désir qui la produit et la conduit. Réel biologique, la pulsion prend sa source sur les bords orificiels des zones érogènes, d'où elle retourne pour se refermer sur le vide. Elle s'enracine dans le narcissisme originaire de la matière en train de devenir vivante, écrit Freud en 1920 : « Il advint un jour que les propriétés du vivant furent réveillées dans la matière inerte par l'action d'une force encore irréprésentable<sup>10</sup>. » Plus tard, cette force (la pulsion) fut représentée et soumise aux lois du principe de plaisir. Et l'écrit des *Sachevorstellungen*, relayé ensuite par la parole des *Wortvorstellungen*, est écrit du vivant, du vivant que porte la pulsion jusqu'à la mort de celui-ci. Ce vivant-là est l'objet des forces organiques et biologiques dont parle Freud, et Lacan en évoquera, non sans penser à la topologie embryologique des béances naturelles, la « communauté topologique<sup>11</sup> » de ses béances corporelles avec les béances en jeu dans l'usage du nœud et du tore.

Y a-t-il moyen d'écrire le vivant autrement qu'avec des *Sache*, autrement que sur la surface psychique avec les « choses » du corps ? Écrivant la structure du sujet, le nœud borroméen écrit le symbolique des *Wortvorstellungen*, le réel des *Sachevorstellungen*, et l'imaginaire (ou l'irréel ?) de la libido, soit l'investissement. En ce sens c'est l'écriture de l'écrit psychique. Or cette écriture est aussi nouage. Nouage, elle écrit la structure du névrosé en ronds réel, symbolique et imaginaire noués borroméennement, celle du pervers en ronds empilés, celle du phobique en chaîne, et celle du psychotique en ronds libres et fous, ou bien en trèfle continu dans la paranoïa. Les rabouages, les coupures, les renouages, dénouages, quatrième rond, tresse, écrivent le travail (et le trajet) de la cure.

L'histoire traumatique de la patiente peut s'écrire en réel (des douleurs) et imaginaire (du représenté des images) ; les brins R-I refermés encerclent le corps vivant et souffrant où elle est enfermée. S n'y interviendra qu'à partir du travail de la cure. Dans ce champ R-I, reparaissent hallucinations (*le bouc noir*) et signifiants forclos (*tuer*). « Champ de boue », champ de la jouissance du corps. Pourquoi en incarner la béance, ce que proposait Lacan à l'analyste, au lieu de seulement la représenter, sinon pour incarner dans la cure non plus seulement la réalité sexuelle de l'inconscient comme il est dit dans le *Séminaire XI*, mais la jouissance de l'Autre ? En 1977, Lacan

---

<sup>10</sup> S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir », *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981, ch. V, p. 82. *Œuvres complètes*, XV, 1916-1920, Paris, 2002, PUF, p. 310.

<sup>11</sup> J. Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, *op.cit.*, p. 165.

referme la béance par une jonction R-I, qui vient écrire un rapport entre I et R tel que, les transformant l'un en l'autre et figurant l'inceste avec la mère, se produirait la jouissance à refouler originairement. Ce rapport pourrait, dans cette cure, se nommer viol familial où se sera bloqué le fil triplice des pensées. Or, parce que, tout en écrivant ce rapport, elle préserve en même temps l'équivalence (non-rapport) entre elle-même et S, entre corps et langage, cette jonction est à la fois écriture de l'inceste familial et écriture du non-rapport sexuel entre langage et corps.

Un an après, en 1978, Lacan ne parle plus de refermer la béance R-I mais d'aller droit à cette béance pour la distinguer.

« Si nous n'allons pas tout droit à cette distance entre l'imaginaire et le réel, nous serons sans recours pour ce qu'il en est de ce qui distingue dans une psychanalyse la distance entre le réel et l'imaginaire<sup>12</sup>. »

La béance distingue représentation (*Vorstellung*) et objet (*Sache*), représenté ou imaginé et chose ou tissu. Lacan ajoute : « Nous devons coller à la chose en tant qu'imaginée, c'est-à-dire au tissu en tant que représenté<sup>13</sup>. » La distance qui sépare « le tissu R de sa représentativité I », est aussi celle qui, en séparant *Sache* de *Wort*, distingue pulsion et représentance, réel et fantasme. Les distinguer n'est-ce pas pourtant courir le risque de leur déliaison ? Si la représentance de I se dissout, reste l'horreur d'un R dénoué ; et si le R disperse, à quoi se lier désormais ? Or, du réel à l'imaginaire, il ne s'agit plus, dans cette distance qui les sépare, d'en incarner la jouissance, mais d'en maintenir la béance. Maintenir béante la brèche ouverte entre réel et imaginaire n'est-ce pas interroger l'écart entre le réel du vivant et la jouissance du corps, « ce foyer brûlant de ce qui est essentiellement à éviter pour le sujet pensant et qui s'appelle la jouissance<sup>14</sup> » ? N'est-ce pas tenter de distinguer le trou de I des orifices corporels, du trou de R par où fuit la vie ? N'est-ce pas interroger la distance entre le sujet acéphale de la pulsion, et le corps asexué de la jouissance de l'Autre ? Coller à la chose en tant qu'imaginée, au réel en tant que représenté, ce que nous devons faire dit Lacan, n'est-ce pas une façon de contourner cette *Spaltung* entre corps et jouissance, jouissance qui ne s'attrape pourtant que du corps ? La déliaison R-I qu'offre le « pas de rapport sexuel » est l'instant d'un dénouage des

---

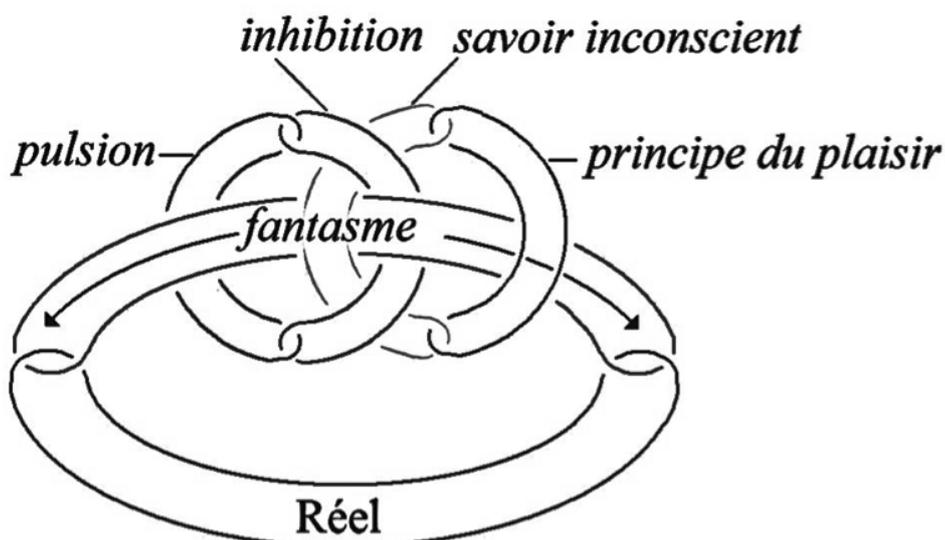
<sup>12</sup> J. Lacan, *Le moment de conclure*, op. cit., 9 mai 1978.

<sup>13</sup> *Ibid.*

<sup>14</sup> J. Lacan, *L'objet de la psychanalyse*, séance du 23 mars 1966.

consistances, avant qu'un nouveau nouage renoue choses et représenté, tissu et imaginé. Renouage qu'initie le geste de « distinguer » propre au symbolique S.

Dans ce même séminaire, Lacan écrit un nœud borroméen à six<sup>15</sup>. Il est composé de trois couples noués borroméennement, chacun constitué de deux ronds accrochés par les oreilles.



Déposons d'abord le premier couple, celui de pulsion-inhibition, soit le vivant dans son activité première organique couplé à l'inhibition toujours prête à intervenir, en suspens. Nous sommes là dans le champ R-I, lieu des pulsions mais aussi de l'inhibition à imaginer le réel, ainsi que de l'inhibition à l'endroit du corps comme défense contre la jouissance de l'inceste ; l'inhibition se loge dans la béance entre R et I ; saisir cette béance, ce lieu des pulsions, permet d'appréhender et de supporter l'inhibition qui la traverse et en fait vrai trou.

Par-dessus ce premier couple, posons celui du principe de plaisir-savoir inconscient ; sur ce savoir aussi règne le principe de plaisir, marquant autant la faiblesse quantitative que nécessitent les décharges de pensée, que le statut de savoir sans sujet dans l'inconscient.

Ces deux couples sont noués par un troisième, celui du réel-fantasme, qui passe sous celui qui est dessous et sur celui qui est dessus. Pas de

<sup>15</sup> J. Lacan, *Le moment de conclure*, séances des 13 et 20 décembre 1977.

réalité qui joue ici ; le fantasme, à quoi se réduit l'imaginaire, en occupe la place, accouplé au réel qu'il écrante, le rendant visible. Pas de rapport sexuel autre qu'entre fantasmes, remarque Lacan. Qu'écrit-il, ce nœud obtenu par une coupure  $x$  ? N'est-il pas écriture de l'appareil psychique freudien, tel qu'il parasite le vivant ?